

### *Le matriarcat chez Bachofen : utopie ou réalité ?*

Aujourd'hui, nous le savons tous, aucune société ne peut prétendre avoir pleinement réalisé l'égalité entre l'homme et la femme. Sûrement pas la nôtre, présumée démocratique, libérale et avancée. Et moins encore, évidemment, les sociétés ouvertement tyranniques, autoritaires et retardées. À la question de savoir si par hasard cette égalité a été réalisée en d'autres temps, dans quelque société ancienne ou primitive, il semble bien que la réponse reste négative. Si l'on en croit les ethnologues, les anthropologues et les historiens, il apparaît, hélas, qu'en tout temps et en tous lieux, malgré certaines exceptions apparentes, le jeu social a confiné les femmes dans des rôles subalternes. Et se pose alors la question du pourquoi. Pourquoi ne parvient-on pas à dénicher, dans l'espace et dans le temps, le moindre groupe humain dont on puisse dire que les femmes y ont entièrement pris le pas sur les hommes, ou que, tout au moins, l'égalité parfaite y prévalait ?

À cette question, maintes réponses ont été proposées, par l'anthropologie, l'histoire, la psychologie et même la biologie. On invoque par exemple la servitude physique et mentale qu'implique pour la femme, plus que pour l'homme, la relation à l'enfant et le souci de l'enfant. On invoque aussi la division du travail, qui, attribuant aux hommes la chasse et la guerre, contre la cueillette et le soin de la maison pour les femmes, augmente la puissance et accentue le prestige des uns au détriment des autres. On invoque encore l'assimilation, pour des raisons d'abord physiques et physiologiques, de la femme à la *nature* et de l'homme à la *culture*. Mais aucune de ces explications, ni

même l'addition de ces explications, n'apparaît totalement satisfaisante. On a plutôt l'impression que chacune d'entre elle appelle un nouveau « pourquoi », et fait en quelque sorte reculer l'énigme.

Dans un livre paru l'année dernière, et qui s'intitule *Masculin/Féminin, la pensée de la différence*, l'ethnologue Françoise Héritier reprend à son tour le problème, et formule l'hypothèse paradoxale que les femmes ont été assujetties parce qu'elles détiennent un *pouvoir* qui échappera toujours aux hommes : celui d'enfanter. La sujétion de la femme serait intimement et initialement liée à ce que cet auteur appelle le « contrôle de la reproduction »<sup>1</sup>. Les hommes auraient voulu s'assurer la maîtrise de ce que par définition ils ne possédaient pas, mais sans quoi nulle société ne peut exister.

Françoise Héritier constate en outre que dans toutes les sociétés humaines, la relation homme-femme est mise en parallèle avec la relation parents-enfants ou la relation aîné-cadet ; mais que jamais, dans aucun groupe humain connu, ce type de parallélisme n'est exploité dans le sens inverse, celui qui établirait une équivalence entre le rapport parent-enfant et le rapport *femme-homme*. Autrement dit, toutes les sociétés connues ont évité de faire de l'homme, symboliquement, le cadet ou l'enfant de la femme. Or l'auteur insiste sur le fait que cette possibilité n'aurait absolument pas été contraire à la logique, et que son rejet n'est pas inscrit dans le biologique, mais qu'il relève au contraire du choix culturel. Les humains, ou plutôt les représentants du sexe masculin, ont donc *décidé*, fût-ce inconsciemment, que la femme serait toujours cadette.

Mais alors on se le demande avec étonnement, avec inquiétude : pourquoi cette « décision », si c'en est une, a-t-elle toujours été prise ? Pourquoi ce choix-là, qui consacre l'aînesse ou

---

<sup>1</sup> Cf. F. Héritier, *op. cit.*, p. 25.

la supériorité de l'homme, a-t-il triomphé sans partage ? Pourquoi tous les choix « culturels » seraient-ils permis dans les sociétés humaines, sauf un ? Même question pour l'hypothèse du « contrôle de la reproduction » : pourquoi et comment les hommes ont-ils exercé ce contrôle ; pourquoi et comment sont-ils parvenus à contraindre effectivement les femmes qu'ils souhaitaient soumettre ?

L'auteur en vient alors à évoquer brièvement ce qui pourrait constituer l'explication ultime, terriblement élémentaire (et d'ailleurs fort ancienne), de l'inégalité des sexes : tout simplement la différence de *force physique*, différence dont l'homme aurait fait usage sous forme de violence et de contrainte, et grâce à laquelle il aurait réalisé son désir de domination <sup>2</sup>. En tout dernier ressort, ce serait, si l'on ose dire, la plus grande masse musculaire du mâle humain qui aurait permis que s'installe et que perdure, sur toute la face de la terre, et dans toute la durée de l'histoire humaine, l'inégalité entre les sexes. Mais cela signifie alors que la liberté humaine d'interpréter le donné biologique n'est pas entière, ou que la liberté d'inventer le droit est limitée par la souveraineté de la force, celle des mâles en l'occurrence<sup>3</sup>. Si bien (ou si mal) que l'invention culturelle serait assujettie, malgré tout, à la puissance aveugle du biologique, qu'elle ne ferait que légitimer sans jamais parvenir à la contrecarrer.

En tout cas, s'il en est ainsi, si l'inégalité entre les sexes, dans l'histoire humaine, se ramène à la prédominance brutale de la force physique, devant laquelle le pouvoir d'invention culturelle reste paralysé, quiconque veut aujourd'hui l'égalité doit impérativement croire que l'esprit humain peut résister à cette *force* primaire, et refuser d'en faire une *valeur*. Car si la force phy-

---

<sup>2</sup> *Id.*, p. 232.

<sup>3</sup> *Id.*, p. 67.

sique est un donné naturel, biologique, le sens et l'importance qu'on lui donne, eux, sont en revanche l'effet d'une décision humaine, qui érige cette force en droit.

Aller vers l'égalité, c'est donc impérativement décider que le droit, œuvre de l'esprit, doit et peut l'emporter sur la force, fait de nature. C'est parier que l'esprit peut refuser de consacrer la force, en toutes circonstances, et quelles que soient les données biologiques, quelle que soit la puissance ou la violence du biologique. C'est seulement si l'on croit à cette souveraineté, au moins potentielle, de l'esprit, qu'on peut travailler à ce qu'aucun donné naturel ne conditionne définitivement la culture et les cultures humaines. À cette condition, oui, la force physique peut être un jour arraisonnée par la force spirituelle. À cette condition, l'on peut espérer mettre fin à ce qu'Arthur Rimbaud, dans une fameuse lettre à Paul Demeny, appelait « l'infini servage de la femme ».

\*

Or il se trouve qu'un certain savant bâlois du XIX<sup>e</sup> siècle, nommé Johann Jakob Bachofen, peut nous être à cet égard d'un réel secours. Parce qu'au-delà de ses idées discutables et de ses spéculations hasardeuses, il est tout entier habité par la foi dans les forces de l'esprit. Et son rêve d'une société protohistorique fondée sur la primauté des femmes et des valeurs féminines, s'il est démenti par la science moderne, n'en est pas moins l'expression d'une possibilité humaine que rien ne nous interdit, si nous croyons à la puissance du spirituel, de projeter vers l'avenir.

Mais il me faut d'abord vous raconter en quelques mots qui fut Bachofen, et en quoi consiste son ouvrage, dont il est intéressant de savoir que certains mouvements féministes, aujourd'hui encore, se réclament.

Johann Jakob Bachofen est né à Bâle, en 1815, dans une riche famille patricienne. Après des études classiques, il s'est orienté vers le droit, et l'on ne se doutait guère, alors, qu'il partirait à la recherche des origines de l'humanité, et deviendrait le créateur controversé, mais combien stimulant, de ce qu'on a pu appeler le « mythe du matriarcat ». Il faut dire que le jeune Bachofen manifesta toujours, au-delà même de sa passion pour l'Antiquité latine et grecque, une profonde fascination pour le *passé*, et le mystère qu'il recèle, mystère transmis par ses mythes et ses représentations figurées. En cela, il était incontestablement un romantique, attiré par la nuit des origines. Il est d'ailleurs étonnant de penser que Bachofen, à deux ans près, est le contemporain de Richard Wagner, qui, même s'il voulut composer la « musique de l'avenir », était lui aussi fasciné par le mythique et l'originel, et, soit dit en passant, fut aussi l'auteur d'un essai intitulé « Du féminin dans l'humain »...

Qui dit la nuit des origines dit aussi la mort, et Bachofen éprouva très vivement, surtout à l'occasion de son premier voyage en Italie, à l'âge de 27 ans, le plus vif intérêt pour les inscriptions funéraires. C'est ainsi qu'il écrivit, avant son chef-d'œuvre, le *Droit maternel*, un essai sur la *Symbolique funéraire des Anciens*.

Cette étude le conduisit à se pencher sur le mythe d'Isis et d'Osiris, mythe qui peut symboliser, entre autres, l'union du féminin et du masculin. Son attention fut également retenue par les pages que l'historien Hérodote consacre à l'Égypte, ainsi qu'au fameux peuple féminin des Amazones. Dès lors, son idée était née, si l'on peut parler d'une idée, car il s'agit bien plutôt d'une véritable vision. Il ne cessa plus de quêter, dans le passé le plus reculé possible, des signes et des traces d'un état social dans lequel la femme aurait eu, sur l'homme, la prééminence. Et son *Mutterrecht*, paru en 1861, avance tout simplement une hypothèse que personne, avant lui, n'avait osé formuler d'une ma-

nière si tranchée : l'histoire des sociétés humaines tout entière aurait connu trois grands stades de développement : d'abord la promiscuité primitive, puis un âge placé sous le signe de la mère et de la femme, enfin un âge placé sous le signe du père et de l'homme – âge dans lequel nous continuons de vivre.

Comment Bachofen put-il en venir à cette affirmation ? Et d'abord, comment pouvait-il prétendre nous raconter ce que fut l'humanité dans le passé le plus reculé ? C'est que notre auteur faisait et voulait faire une confiance absolue à la parole des Anciens – que cette parole soit celle des historiens comme Hérodote, ou celle des mythes, relayée par les tragédiens grecs. Or il se trouve que les historiens antiques (au premier chef Hérodote) mentionnent l'existence de peuples où les femmes furent au pouvoir. Pourquoi, demande Bachofen, ne pas les croire ? Pourquoi la science moderne, sèche, froide, étroitement rationaliste, persuadée d'en savoir plus sur les Anciens que les Anciens eux-mêmes, croit-elle bon de jeter le soupçon sur ce dont ils n'ont jamais douté, eux ?

De même pour les mythes : Bachofen refuse avec une grande force et une grande éloquence l'idée qu'ils soient des fantaisies nées au hasard de l'imagination individuelle ou collective. Les mythes, pour lui, ne racontent pas des histoires, ils racontent l'Histoire. À commencer par le fameux mythe d'Oreste, tel qu'il apparaît dans la trilogie d'Eschyle, *Agamemnon*, *les Choéphores*, *les Euménides*. Oreste tue sa mère Clytemnestre pour venger le meurtre de son père Agamemnon. Poursuivi par les Erinyes qui veulent venger ce crime d'un homme sur sa propre mère, ce « matricide », il est cependant acquitté sur l'Aréopage, grâce au soutien d'Apollon et au vote d'Athéna. Or que peut signifier cet acquittement, sinon l'avènement triomphant, à Athènes, du droit paternel, ou du patriarcat, substitué au matriarcat que défendent les Erinyes, ces déesses vengeresses qui ont pris le parti de Clytemnestre ? Le meurtre d'une mère est

désormais considéré comme moins criminel que celui d'un père. L'acquittement d'Oreste, c'est la victoire du père sur la mère. Ne trouvons-nous pas ici la preuve certaine qu'auparavant, en des temps plus reculés, c'est la mère qui avait le pas sur le père ?

Ainsi de suite. Je ne vous ai donné qu'un exemple, entre mille, des preuves que Bachofen a voulu fournir de la présence d'un matriarcat primitif dans la civilisation préhellénique. Mais ces preuves, il va les chercher, tout au long de son œuvre gigantesque, bien au-delà de la Grèce. Notamment en Égypte, où il insiste sur l'importance des épouses des pharaons, et nous décrit, sur les traces d'Hérodote, l'inversion des rôles masculin et féminin : en Égypte, raconte l'historien antique, la femme est libre de sortir et de vaquer aux affaires tandis que l'homme, confiné à la maison, travaille au métier à tisser... L'enquête de Bachofen le conduit également à examiner le cas de la Lycie (c'est-à-dire le sud-ouest de l'actuelle Turquie), pour établir, toujours à la suite d'Hérodote, que dans ce pays les enfants prenaient toujours le nom de leur mère, jamais de leur père. De même en Crète, où notre auteur souligne l'importance extrême des déesses féminines<sup>4</sup>, et pense trouver les traces d'une véritable « gynécocratie » (un gouvernement des femmes). Mais Bachofen poussera son enquête bien plus loin encore : jusqu'en Inde, au Tibet, en Chine, où chaque fois, constatant l'importance donnée aux princesses royales, voire l'existence de véritables royaumes féminins, il croira pouvoir conclure au pouvoir sans partage des femmes.

Pour rendre justice à tout ce que Bachofen a pu écrire de ce pouvoir féminin, il faudrait entrer dans infiniment plus de détails que je ne le fais ici. Je voudrais au moins signaler que notre auteur distingue, à l'intérieur même de l'époque matriarcale, deux moments très différents : un premier stade au cours du-

---

<sup>4</sup> DM, p. 168.

quel la femme, pour faire pièce à la domination masculine, se serait battue les armes à la main, et se serait refusée au mariage. Puis un second stade plus paisible, marqué par l'union réglée des sexes, et au cours duquel auraient été promues des valeurs de paix, de sagesse, de douceur et de concorde.

Le premier de ces stades, il le qualifie d'« amazonisme » ; le second, il l'appelle « gynécocratie conjugale ». À la succession de ces deux stades correspondrait d'ailleurs, dans les sociétés humaines, le passage du nomadisme à l'agriculture. Ce qui se serait passé, selon notre auteur, c'est que durant l'ère primitive de la promiscuité originelle, les femmes se trouvèrent exploitées, rabaissées par les hommes, et forcées à ce qu'il appelle l'« hétéairisme », c'est-à-dire, pratiquement, forcées de céder au mâle. Bachofen invoque d'ailleurs explicitement le facteur asservissant que constitue, dans une telle situation, la « force physique »<sup>5</sup>. Pour répondre à cette force, à cette violence, pour se libérer de leur joug, les femmes se seraient refusées au mâle, avant de prendre les armes contre lui. Cette lutte sanglante aurait permis, ensuite, d'atteindre l'équilibre d'une « gynécocratie » plus paisible et plus harmonieuse. Où l'on constate que la vision de Bachofen n'est pas sans hériter de la fameuse dialectique hégélienne du maître et de l'esclave.

Ce qui est sûr, c'est que Bachofen confère à ce qu'il appelle le « règne de la mère » une valeur éminente, et qu'il ne cesse de chanter les louanges des sociétés ou des États qui auraient vécu sous ce règne. Notre auteur insiste notamment sur la capacité des femmes à mettre un terme aux guerres, mais aussi sur leur sagesse et leur héroïsme<sup>6</sup>, leur haute élévation spirituelle, leur aptitude à la religion, sans parler de leur innocence et de leur

---

<sup>5</sup> DM, p. 52.

<sup>6</sup> DM, p. 159-161, passim.



douce humanité<sup>7</sup>. Il invoque longuement l'exemple de Diotime, cette prêtresse dont Socrate dit qu'il avait peine à suivre l'enseignement, tant il était élevé. Pourquoi, demande Bachofen, la dévotion, la justice, l'initiation religieuse, portent-elles en grec des noms féminins ?<sup>8</sup> Et, parlant de la femme, il est capable de s'écrier : « La civilisation qui succède à la barbarie primitive est tout entière son œuvre »<sup>9</sup>.

\*

Mais il faut nous déprendre un moment de cette belle exaltation, reposer nos pieds sur terre, et nous demander ce que la science moderne pense de tout cela. Quel crédit les savants d'aujourd'hui accordent-ils à l'histoire et la préhistoire telles que les raconte Bachofen ? Un crédit à peu près nul, il faut bien l'avouer. Hélas peut-être, les trois grandes étapes de l'humanité, telles que Bachofen nous les décrit, ne correspondent strictement à rien que puisse ratifier la science contemporaine, ni même celle d'hier.

Première chose : nous sommes certains aujourd'hui que l'humanité tout entière n'a jamais marché d'un seul pas, et, aussi loin que nous puissions remonter dans le temps et dans l'espace, des sociétés à régimes familiaux ou matrimoniaux différents n'ont cessé de coexister. Bachofen était marqué par l'évolutionnisme social de son temps, trop bien calqué sur l'évolutionnisme biologique, celui de Darwin. Aucun scientifique sérieux ne croit aujourd'hui, sur ce plan du moins, à une humanité une et indivisible. C'est une première pierre dans le jardin bachofénien du « progrès » uniforme de l'humanité.

---

<sup>7</sup> DM, p. 19 ou 22.

<sup>8</sup> DM, pp. 32-33.

<sup>9</sup> DM, p. 33.

Deuxième point : la fameuse « promiscuité primitive », qui aurait précédé le règne du matriarcat, est elle aussi pur fantasme. Si une certitude est solidement établie par l'ethnologie moderne, en particulier depuis Lévi-Strauss, c'est que là où il y a des sociétés humaines, il y a toujours des relations *réglées* de parenté, y compris et même surtout dans les sociétés réputées les plus « primitives ». Sur ce terrain-là, oui, nous tenons un principe qu'on peut qualifier d'universel : le comportement social humain *obéit toujours à des lois*, et n'est jamais purement anarchique. On sait d'ailleurs de mieux en mieux, aujourd'hui, qu'il en va ainsi même des animaux supérieurs. Voilà donc bel et bien un deuxième coup porté à l'idée de progrès universel de l'espèce. Car on ne peut plus prétendre aujourd'hui que les sociétés humaines aient passé du chaos à l'ordre, en suivant la flèche du temps. Si progrès il y peut y avoir, ce n'est pas là qu'il faut le chercher.

Troisième point, et c'est celui qui nous intéresse le plus : il concerne l'existence même du matriarcat, ou de la gynécocratie, censée marquer la deuxième étape du développement humain selon Bachofen. Hélas, je l'ai dit en commençant, et je ne peux que rappeler ce constat sans appel : autant que nous puissions le savoir aujourd'hui, le matriarcat n'a jamais existé. Ce qui a existé, ce dont Bachofen a collecté de multiples témoignages dans l'Antiquité, ce sont des sociétés qu'on appelle *matrilinéaires* ou *matrilocales*, ce qui est fort différent. Les sociétés matrilineaires sont des sociétés dans lesquelles l'héritage et la succession se font en ligne maternelle ; quant aux sociétés matrilocales, ce sont celles dans lesquelles le mari vient habiter dans la maison de sa femme. Lorsque la matrilinearité et la matrilocalité sont réunies, on parle de *matrifocalité*. Mais il se trouve que même dans ces sociétés-là, ce sont toujours, peu ou prou, des hommes qui gouvernent.

Sans doute, il est exact que la position de la femme peut y être éminente, quasi égale à celle de l'homme. Ce fut le cas pour les Indiens Hopis, et surtout les Iroquois, jusqu'à leur soumission et leur parçage dans des réserves, du fait des envahisseurs que l'on sait. Et ce fut le cas, très vraisemblablement, dans l'Antiquité, pour la société crétoise préhellénique, et dans une certaine mesure la société égyptienne. Mais répétons-le : la matrilinearité ou la matrilocalité, si elles vont souvent de pair avec une condition favorable pour la femme, ne signifient pas pour autant le *matriarcat* ; elles peuvent même coexister avec le plus avéré et le plus autoritaire des patriarcats. Cette constatation avait d'ailleurs été faite dès la fin du XIX<sup>e</sup> siècle<sup>10</sup>. Sur ce point capital, Bachofen s'est entièrement laissé tromper par les apparences. De même nous laisserions-nous tromper si nous croyions que les Touareg vivent (ou du moins ont vécu) sous un régime de matriarcat, pour la seule raison que les hommes y portent le voile, plutôt que les femmes. En réalité, ce voile est anté-islamique, et n'a précisément de sens que dans une organisation sociale de type patriarcal.

De manière générale, il semble que l'égalité entre hommes et femmes, dans les sociétés sur lesquelles on a pu rassembler des observations fiables, est d'autant plus parfaite que les uns et les autres vivent séparés, sans se rencontrer, ou presque. Ce fut précisément le cas des Iroquois, société dans laquelle les hommes partaient durant des jours ou des semaines pour de longues expéditions de chasse, tandis que les femmes régentaient l'ensemble de la vie du village. Comme le résumait un scientifique, « la force des femmes, c'était l'absence des hommes ».<sup>11</sup>

---

<sup>10</sup> Cf. Westermarck, *History of human marriage*, 1891.

<sup>11</sup> Cf. U Wesel, *Das Mythos von Matriarchat*, p. 117.

Bien sûr on peut toujours rêver, ou continuer d'espérer que les constats actuels de la science historique, ethnologique et anthropologique, pourront être démentis, ou du moins nuancés. Voilà moins d'un mois, en date du 22 au 23 février 97, le *Journal de Genève* ne nous annonçait-il pas, sur six colonnes, qu'une archéologue américaine, Jeannine Davis-Kimball, avait découvert, dans des tombes anciennes d'une région russe proche du Kazakhstan, des squelettes de guerrières dont tout la porte à croire qu'il s'agit, sinon des antiques Amazones décrites par Hérodote, du moins de leurs cousines ? Qui sait si l'historicité de ces fameuses et mythiques femmes guerrières ne va pas retrouver quelque crédit ?

Mais à vrai dire, même s'il en allait ainsi, cette découverte ne bouleverserait pas les conclusions des savants sur le caractère imaginaire du matriarcat. D'autant moins que l'existence d'un fondement historique au mythe des Amazones n'a jamais été totalement exclu par la science, sans que cela conduise à mettre en doute le caractère mythique d'une « gynécocratie », d'un gouvernement des femmes. Après tout, l'existence de femmes guerrières, et même d'armées de femmes dans diverses régions du monde, est tout à fait attestée, notamment au Dahomey, l'actuel Bénin, et cela jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle. Mais ce fait n'a jamais signifié que ce pays vécût sous le *gouvernement* des femmes. L'organisateur et le chef suprême de ces armées féminines restait un individu de sexe masculin, le roi<sup>12</sup>.

Mais, dira-t-on, Bachofen ne conserve-t-il pas un argument très fort en faveur de l'existence du matriarcat préhellénique : le mythe d'Oreste, et les tragédies d'Eschyle ? Comment expliquer, sinon, l'introduction d'une loi nouvelle, par les soins d'Apollon, une loi qui renonce à punir le matricide et fait au contraire du parricide le plus grand des crimes ? Eschyle aurait-il vraiment

---

<sup>12</sup> Cf. EU, article *Bénin*, 3, 1012 a.

inventé cette histoire de toutes pièces, et ne doit-on pas y lire en arrière-fond le signe tangible que l'évolution de l'humanité, du règne de la mère à celui du père, n'étaient pas une pure vue de l'esprit bachofénien ?

Sans doute, chacun s'accorde à reconnaître que le mythe d'Oreste n'est pas une fantaisie individuelle, et comporte une signification historique et sociale. Mais cette signification n'est pas à chercher bien loin : nul besoin de se pencher sur les gouffres d'un passé mythique. Eschyle fournit d'abord un écho tragique et poétique à la tentative politique de légitimer la domination masculine dans sa propre société. D'ailleurs, la Grèce antique est loin d'être le seul pays qui ait trouvé, au pouvoir masculin, des mythes justificateurs. C'est ainsi qu'on rencontre le même type de récit légitimant chez les Indiens Yamana de la Terre de Feu<sup>13</sup>. Sans doute cette interprétation « idéologique » des mythes ne doit-elle pas être exclusive. Mais quoi qu'il en soit, si nous savons aujourd'hui que les mythes sont infiniment plus que des inventions de la fantaisie individuelle, cela ne signifie pas pour autant qu'ils constituent la restitution littérale de faits historiques très anciens.

\*

Je me résume : n'ont existé ni l'évolution universelle et uniforme de toute l'humanité, ni son passage par trois stades successifs ; et de ces trois stades, seul le patriarcat peut correspondre à une réalité historique, puisque ni la « promiscuité originelle » ni le « matriarcat » n'ont jamais pu être observés dans les sociétés passées ou présentes.

Mais à nos yeux, il y a plus grave encore que ces erreurs de fait : c'est l'*idéologie* de Bachofen, et la conception de la femme

---

<sup>13</sup> Cf. Wesel, p. 62.

que cette idéologie véhicule. Dans notre idée moderne, si quelqu'un s'acharne à établir l'existence d'un matriarcat universel, et s'il reconnaît aux femmes toutes sortes de vertus éminentes, cela doit forcément signifier que cet auteur est, peu ou prou, féministe, et souhaiterait que cet état social du matriarcat, puisqu'il a pu se réaliser dans le passé, se réalise à nouveau dans l'avenir – ou, à tout le moins, l'égalité parfaite entre hommes et femmes. C'est d'ailleurs bien ainsi que l'entendirent les mouvements féministes qui, au début du siècle et jusqu'à nos jours, se sont réclamés de Bachofen.

Or il ne faut pas s'y tromper. S'il est vrai que Bachofen reconnaît au matriarcat, donc aux valeurs incarnées par la mère et la femme, d'éminentes qualités, il n'avait néanmoins rien, mais absolument rien d'un féministe. Et, phénomène qui peut paraître étrange à nos yeux, c'est d'une certaine manière sa croyance au progrès qui lui barrait la route du féminisme : dans sa conception, l'humanité a certes passé par des stades successifs, de la barbarie à la civilisation, ou plutôt, du règne de la matière à celui de l'esprit. Mais le règne de l'esprit, ce stade suprême, n'était pas à ses yeux celui du *matriarcat*, c'était celui du *patriarcat*.

Pour exprimer, à l'aide d'une image qu'il emploie lui-même, à quel point sa hiérarchie était claire à cet égard, on peut comparer les trois stades de l'humanité, tel qu'il nous les propose (la promiscuité primitive, le matriarcat, le patriarcat), à ces trois astres que sont la Terre, la Lune et le Soleil. Symboliquement, ou métaphoriquement, la Terre représente la matière brute, sans lumière et sans esprit ; c'est donc l'indifférenciation, l'hétaïrisme primitif. La Lune, symbole du règne maternel, est l'astre intermédiaire, encore matériel quelque peu, mais toutefois caressé par la lumière de l'âme et, qui sait, de l'esprit. Quant à cet esprit, il va de soi qu'il émane d'Apollon, donc du resplen-

dissant Soleil masculin, progressivement mais sûrement détaché de toute matérialité<sup>14</sup>...

Quelle que soit l'idée que nous nous faisons aujourd'hui du progrès, ce qui nous choque ici n'est pas l'idée que l'humanité se détache peu à peu de la matière et vit, de plus en plus, ou de mieux en mieux, sous le signe de l'esprit. C'est bien sûr l'équivalence que Bachofen établit entre la *femme* et la *matière*, l'*homme* et l'*esprit*. Équivalence qui remonte d'ailleurs très loin dans le temps, et dont on trouve déjà l'expression tout à fait achevée et littérale chez Aristote.

Mais pourquoi donc Bachofen, qui a trouvé des mots si forts pour chanter les vertus du matriarcat, associait-il au « règne du père » (plus qu'à la masculinité, d'ailleurs) un degré de spiritualité supérieur à celui qu'il reconnaît au « règne de la mère » ? Assez subtilement, c'est en réfléchissant sur les liens des parents à l'*enfant* qu'il fonde son argumentation : dans le lien père-enfant, il voit quelque chose de plus élaboré, de plus volontaire, de plus abstrait, de plus distant, donc de plus spirituel. Le rapport de la mère à l'enfant, dit-il, est toujours évident, charnel, naturel, indiscutable. Le père, du seul fait qu'il peut contester sa paternité, est toujours *incertus*, comme le disait le droit romain. Il faut donc *choisir* d'être le père de tel enfant, alors qu'on *est* sa mère ou qu'on ne l'est pas. Voilà qui met la mère, donc la femme, du côté de la *nature* et le père, donc l'homme, du côté de la *culture*...

Dans l'Antiquité, poursuit Bachofen, le comble du patriarcat, c'est l'Empire romain, qui fait culminer le caractère électif de la paternité dans le geste de l'adoption : le successeur de l'empereur est choisi comme *filis adoptif* par son prédécesseur ; par conséquent, la filiation n'a plus rien de naturel, mais doit tout au choix de la volonté, donc de l'esprit. Bachofen va même

---

<sup>14</sup> DM, p. 64, 170-1.

jusqu'à qualifier la paternité de « fiction ». Soit dit en passant, c'est précisément à l'institution de l'État romain que le principe paternel doit, selon lui, d'avoir durablement triomphé dans le monde, car le principe matériel féminin, avec toutes ses séductions, menace toujours de faire retour...<sup>15</sup> L'empereur Auguste, parfois qualifié de second Oreste, a vaincu la reine Cléopâtre : tel est pour lui le symbole le plus parlant de la victoire du principe paternel sur le principe maternel dans les temps historiques.

À nos yeux cependant, prendre appui sur le caractère plus « abstrait » de la paternité pour saluer la supériorité spirituelle du patriarcat paraît pour le moins forcé. D'autant plus que les avancées de la science moderne ne permettent plus au père d'être *incertus*. Et reconnaître au matriarcat les plus éminentes vertus pour le reléguer ensuite dans une place subordonnée et spirituellement inférieure nous semble une étrange contradiction, qui ne peut s'expliquer que par le caractère, l'idéologie et les préjugés du patricien Bachofen, homme du XIX<sup>e</sup> siècle.

\*

Que reste-t-il alors de son maître-livre ? Bien plus que rien, malgré tout. D'abord, le mérite immense d'exister : car au-delà de ses erreurs d'interprétation et de ses excès d'imagination, le désir même, qui tenait Bachofen, d'atteindre l'Antiquité « telle qu'elle fut », et cette prodigieuse érudition mise au service de ce désir, donnent à tout lecteur du *Droit maternel* le sentiment d'une intimité rare, chaleureuse, lumineuse, et comme naturelle avec un monde réputé mort. Sans doute, nous avons la chance d'en savoir plus que Bachofen sur les sociétés antiques. Mais nous sommes des nains sur les épaules d'un géant. Et surtout, si notre savoir supérieur est un savoir détaché, purement li-

---

<sup>15</sup> DM, p. 66.



vresque, s'il n'est pas fait de passion pour une réalité dont on éprouve au plus profond de soi qu'elle est vivante, notre surplus de science demeurera bien vain.

Aujourd'hui comme hier, ceux qui font avancer la science, toutes les sciences, le font, autant et plus qu'à force d'érudition, à force de passion. Les sciences de l'Antiquité n'ont de sens que si l'Antiquité nous devient véritablement présente. Si nous dialoguons avec elle et confrontons son expérience à la nôtre. Pour Bachofen, l'Antiquité était absolument présente, avec une intensité rare. Et son œuvre nous donne une magnifique leçon de passion scientifique. À ce titre, elle ne vieillira jamais.

Mais il y a plus : même si la thèse du matriarcat n'est pas soutenable, Bachofen a le mérite d'avoir osé penser l'existence de ce matriarcat – un mérite qui, compte tenu de son époque, et de ses propres idées, n'était pas mince. Le fait qu'il ait refusé à ce matriarcat le rang suprême de l'évolution ne doit pas occulter cette audace. Après tout, et même si le phénomène était situé dans des temps reculés, Bachofen risquait l'idée iconoclaste que des sociétés aient pu vivre, et vivre harmonieusement, sous un gouvernement féminin ; des sociétés, donc, où les tâches traditionnellement réservées aux hommes, que ce soit la conduite de la guerre ou celle de l'État, se voyaient assumées avec succès par des femmes.

Oui, c'était là un mérite considérable, et la transgression d'un tabou tenace. Bachofen lui-même a dû reculer devant sa propre audace, et reléguer dans un passé lointain l'existence du matriarcat. Mais il avait ouvert une brèche.

À son crédit, je crois qu'il faut mettre davantage encore. Par-delà ses erreurs et ses préjugés, l'attitude de Bachofen face au problème du développement des sociétés humaines peut aujourd'hui nous suggérer sinon des solutions viables, du moins une attitude féconde face au problème de l'égalité entre hommes et femmes. Et c'est maintenant que je reviens à mes

considérations initiales, donc aux réflexions plutôt pessimistes de Françoise Héritier sur la place de la femme dans les sociétés humaines, et sur la difficulté d'accéder à une égalité pleine et entière entre les deux sexes.

Ce qui demeure précieux, dans la vision de Bachofen, c'est l'idée même des *pouvoirs de l'esprit* ; l'idée que l'être humain se définit d'abord par l'esprit. L'idée enfin que les données biologiques ou matérielles de la condition humaine sont toujours *dépassables*. Bachofen avait assurément une conception trop simple et trop unilatérale de ce dépassement, et de l'évolution. Mais pour autant, allons-nous abandonner tout espoir en une avance possible de l'espèce humaine, sous le signe de l'esprit ?

Vous vous rappelez le dilemme de Françoise Héritier : elle affirme, d'un côté, que toute institution sociale, tout système de parenté, consiste toujours en une interprétation *culturelle* du donné *naturel*. Mais elle constate d'autre part qu'aucune société connue ne s'est instituée en culture dans laquelle la prééminence serait revenue à la femme, et cela quand bien même cette possibilité logique existe au même titre que les autres. Mais alors, si le biologique *comme tel* n'interdit pas cette possibilité, pourquoi la structure matriarcale ne s'est-elle jamais imposée nulle part ? Qu'est-ce que ce « culturel » qui à la fois peut tout et ne peut pas tout ? On est alors contraint de penser que le biologique, en dépit des dénégations de l'auteur, est l'*ultima ratio* : la plus grande force physique des mâles leur aurait permis de faire violence aux femmes et de les maintenir en position de cadettes, donc d'inférieures. La volonté de domination du sexe dit « fort » est certes *culturelle*, mais il apparaît qu'elle s'impose à toute volonté contraire au moyen de cette force *naturelle* qu'est une disposition biologique différente et plus avantageuse à l'exercice du pouvoir<sup>16</sup>.

---

<sup>16</sup> Fr. Hériter, pp. 60-67.

Or, cette vision pessimiste, nous ne pouvons y échapper que si nous nous inspirons de Bachofen, dans ce qu'il a de meilleur. Je veux dire : si nous croyons sans réserve au pouvoir du *culturel* sur le *biologique*, c'est-à-dire, dans le langage bachofénien, au pouvoir de l'*esprit* sur la *matière*. Je vous disais qu'on a proposé, de la sujétion des femmes, diverses causes premières : la présence contraignante de l'enfant, les conséquences de la sédentarisation, la division du travail, voire l'infériorité symbolique d'un corps qui perd son sang involontairement, par opposition à un corps, celui de l'homme, qui ne répand le sang que par volonté. Mais en dernier ressort, une chose est claire : il s'agit à chaque fois de causes qui relèvent de la condition matérielle ou biologique des sexes. Et par conséquent, la sujétion de la femme ne cessera que si ces données naturelles et biologiques cessent d'être des contraintes *absolues*.

En d'autres mots (et je me répète), les choses ne changeront que si force reste à l'esprit : si l'humanité se croit ou se sait capable de modifier la matière à la force de l'esprit, et parvient à bâtir une société dans laquelle la puissance physique, avec toutes ses conséquences, ses dérivations et ses expressions dans l'ordre politique et social, le cède à un pouvoir d'un autre ordre.

Certes il n'est pas question d'identifier le Soleil de l'esprit avec le patriarcat triomphant. Et la plus énorme faute de Bachofen est bien d'avoir (implicitement et parfois explicitement) refusé l'esprit à la femme, tout en lui accordant généreusement l'âme la plus vibrante, ainsi que la plus haute religiosité, la plus sublime spiritualité. De cette noble conception, on sait assez qu'on a vite fait de passer au fameux « Kinder, Küche, Kirche ». Bref, la faute de Bachofen, c'est d'avoir arbitrairement coupé l'intelligence de la passion, le concret de l'abstrait, le religieux du philosophique, et d'avoir attribué à l'un *ou* à l'autre sexe, exclusivement, ces valeurs à vrai dire indissociables, et dont il est

temps de s'aviser qu'elles habitent à parts égales les êtres de sexe masculin et de sexe féminin.

Mais se refuser à cette erreur, ce n'est pas tomber dans l'erreur non moins lourde qui consiste à nier à la fois l'esprit et l'âme, je veux dire à nier la dimension spirituelle de l'être humain, celle par laquelle il est capable de surmonter le donné matériel de sa condition, et singulièrement, de se montrer plus fort que la force physique.

Mais, dira-t-on peut-être, si vous affirmez qu'hommes et femmes possèdent également en partage l'âme et l'esprit, prétendez-vous réduire toutes leurs différences ? Sous couleur de vouloir *l'égalité*, ne voulez-vous pas *l'identité* des sexes ?

C'est un vieux débat, mais un faux débat. Ce n'est pas parce qu'on reconnaît en tout être humain la primauté de l'esprit, ce n'est pas parce qu'on fait prévaloir les pouvoirs de l'esprit sur ceux de la nature et du donné biologique, que l'on risque de supprimer la différence entre les sexes. Et surtout ce n'est pas parce qu'on cherche à en finir avec les discriminations politiques et sociales qu'on cherche à abolir la différence sexuelle.

Au reste, nous savons tous que la question du masculin et du féminin demeure d'une infinie complexité, et que nul ne peut prétendre posséder la clé de leur définition comme de leur rôle à venir. Je prétends seulement que si Bachofen, à cet égard, peut nous être de quelque utilité, c'est bien parce qu'il nous suggère que rien n'est impossible à l'esprit humain, et que si l'on croit à la force de cet esprit, aucun état social, pas même le plus utopique ou le plus improbable, pas même celui qui ne s'est encore jamais réalisé dans l'histoire, n'est exclu de l'ordre des possibles.

\*

Dans un de mes livres, j'ai naguère tenté de faire revivre ce grand penseur de la Renaissance que fut Pic de la Mirandole. À ce penseur, on doit notamment un fameux discours sur « La dignité de l'homme », qui comporte ces phrases, mises dans la bouche de Dieu s'adressant à l'être humain :

« O Adam, nous ne t'avons donné ni siège certain, ni visage propre, ni aucun don particulier, afin que tu détiennes et possèdes, selon tes vœux et ta volonté, le siège, le visage et les dons que tu auras souhaités, toi. La nature des autres êtres est définie et contrainte par nos prescriptions et nos lois. Toi, tu n'es limité par aucune barrière. Je t'ai placé sous le pouvoir de ta propre volonté, qui déterminera ta nature. Je ne t'ai fait ni céleste ni terrestre, ni mortel ni immortel, afin que, maître de toi-même, tu hérites l'honneur et la charge de te modeler toi-même, de te composer la forme que tu auras préférée [...] A l'homme, il est donné d'avoir ce qu'il souhaite, d'être ce qu'il veut. »

Cette extraordinaire définition de la liberté, qui est le propre de l'humain, corrige de manière étrange et prémonitoire la vision de Bachofen. Cet humain, défini comme ni terrestre ni céleste, nous fait irrésistiblement penser à l'état intermédiaire de la Lune, à mi-chemin entre la Terre matérielle et le Soleil spirituel. Mais là où Bachofen identifie à la Lune la seule féminité, quand il ne la rabaisse pas à la Terre, là où il attribue généreusement au Soleil la masculinité triomphante, Pic de la Mirandole suggère que l'état lunaire, si j'ose ainsi parler, l'état de flottement nocturne entre la matière et l'esprit, est tout simplement le lot de tous les humains, hommes et femmes. Ce sont les hommes et les femmes qui, dans leur séjour lunaire, peuvent choisir entre la Terre et le Soleil, et qui, faits d'esprit et de matière, peuvent aller vers l'esprit sans pourtant renier la matière.

J'ai dit que Pic de la Mirandole corrige Bachofen par anticipation. Mais je dois à mon tour me corriger. Bachofen lui-même, dans son *Droit maternel*, a remarqué que la Lune, chez

certain auteurs anciens, était androgyne, Soleil pour la Terre, et Terre pour le Soleil. Qu'elle pouvait s'appeler à la fois Lunus et Luna. Qu'elle était donc à la fois esprit, matière et âme. N'est-ce pas à dire qu'implicitement il faut y voir le symbole de l'*humain*, homme et femme réunis ?

C'est ainsi qu'avec la Lune, notre utopie à nous autres modernes, celle de la parfaite égalité des sexes, possède déjà son symbole. Chaque fois que nous élevons les yeux vers cet astre, nous pouvons nous rappeler que l'espèce humaine, dans une lumière hésitante mais subtile, une lumière incertaine mais inspiratrice, peut continuer de se penser comme l'espèce du possible, et de tous les possibles. Et qu'ainsi, « l'infini servage de la femme », dont parlait Rimbaud, un jour pourra finir.